Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 20

Artikel: Echange de bons procédés
Autor: Isabelle
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-192951

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pellent l'adage arabe : « Ce ne sont pas les balles qui tuent, c'est le destin. »

Léon Gatayes.

Echange de bons procédés.

Il nous tombe par hasard sous la main une collection du journal le *Franc-Parleur*, qui paraissait à Lausanne, il y a une trentaine d'années. Nous y remarquons l'entrefilet suivant :

« *Recette pour trouver un mari.* — Plus de sens commun et moins d'esprit ; plus d'occupations utiles et moins de musique ; scruter mieux les mystères du ménage et moins les *Mystères de Paris ;* raccommoder ses chemises et ses bas, et ne pas se faire des bracelets ; lire la *Cuisine bourgeoise* et abandonner le *Journal des modes ;* prouver enfin aux hommes qu'ils trouveront un aide dans leur épouse et non un embarras. Quand les femmes seront bien convaincues de la bonté de cette recette, le nombre des célibataires diminuera. »

* * *

Deux jours plus tard, le même journal recevait d'une de ses lectrices cette vive réplique :

« *Réponse à la recette pour trouver un mari.* — Il n'est pas permis de mettre en doute la vérité du proverbe *cherchez et vous trouverez*, car il y a une autorité divine. Si donc beaucoup de demoiselles ne trouvent pas de maris, c'est probablement qu'elles n'en cherchent pas. On pourrait dire aussi que des maris vraiment dignes d'être cherchés sont en tous pays, même dans le nôtre, presque introuvables. Je veux supposer toutefois qu'il y ait des demoiselles qui cherchent des maris ; à coup sûr on devra m'accorder aussi qu'il y a des célibataires qui cherchent femmes. Or, il me paraît équitable de leur venir en aide et de leur fournir une recette pour trouver ce qu'ils cherchent. La voici : elle n'est pas moins infaillible que celle qu'un galant anonyme vous a adressée :

» Un peu de sens commun et un peu d'esprit ; plus de goût pour le travail et moins pour le cercle ; ne pas mettre en pratique les *Mystères de Paris*, comme préparation à la vie de ménage ; faire provision de chemises et de bas plutôt que de fusils, de chiens et de pipes ; lire dans la liturgie les devoirs d'un bon mari et laisser les épigrammes inutiles ; prouver enfin aux femmes qu'elles auront dans leur époux un protecteur et non un tyran ».

Quand les célibataires mettront en usage cette recette, ils réussiront dans leur poursuite du premier coup et ne se feront pas une provision de serviettes avant d'entrer en ménage.

Isabelle ***.

Un rassemblement s'était formé l'autre jour sur une des promenades de Genève, autour d'un inconnu qui se livrait à mille excentricités, accostant les dames et leur adressant des compliments en vers, tels que ceux-ci :

Vous êtes belle, Iris, et l'on ne vit jamais
Tant de grâce et d'esprit unis à tant d'attraits.

Il voulait baiser la main de la dame, et celle ci le repoussant, il ajoutait :

Quel superbe dédain ! Pourquoi tout ce cou-
[roux.
La fureur ne sied pas à des yeux aussi doux.

Un agent de police étant venu l'inviter à le suivre chez le commissaire, il lui dit :

De la police, en vous, je connais le sicaire,
Et je n'ai nullement besoin de commissaire.

Il dut néanmoins suivre l'agent chez le commissaire à qui il voulut aussi répondre en vers ; mais celui ci l'engagea à parler sensément : « Surtout, dispensez-vous, je vous prie, de rimer. »

— Bravo, monsieur le commissaire ! s'écria l'inconnu, je vous y prends. Sauf un *e* malencontreux au mot *prie*, voilà un vers bien conditionné. Eh bien, je vais vous répondre :

Dans la langue des dieux j'ai droit de m'expri-
[mer.

Le commissaire lui demanda quels étaient son nom, son domicile, ses moyens d'existence.

Mon nom, je n'en ai pas, je suis fils d'Apollon,
Et je loge à ses frais dans le sacré vallon.

* * *

Cet enragé rimeur, qui est un nommé R..., a été reconduit en France dans sa commune d'origine. Pris du vertige littéraire, il avait appris à ses dépens que :

Pégasse est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

De déceptions en déceptions, ce pauvre diable, qui avait rêvé la gloire littéraire, en était arrivé à rimer des devises pour les confiseurs, et cette occupation avait fini par lui déranger le cerveau.

Sur la scène.

Dans ce moment où tous nos amateurs de théâtre suivent avec empressement les représentations de notre excellente troupe d'opéra, nous ne pouvons nous empêcher de reproduire les lignes suivantes publiées par le *Petit Parisien*. Il s'agit d'incidents fort comiques qui se passent sur les planches entre artistes, incidents que le public ignore, — heureusement, — car sans cela que deviendrait l'illusion qui est un des principaux attraits du théâtre ?... Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'y a ici aucune allusion à l'adresse des artistes de M. Scheler, qui nous ont l'air d'avoir entr'eux les relations les plus bienveillantes et les plus cordiales.

« Une aventure assez piquante, dit le journal que nous citons, vient de se passer au théâtre de Magdebourg, où l'on jouait un opéra de Richard Wagner.

La chanteuse avait, dans une scène pathétique, dans un duo d'amour, à tomber dans les bras du ténor, qui — la situation l'exigeait — devait l'embrasser longuement.

Les deux artistes, tout entiers à leurs rôles, se conformèrent à l'indication de l'auteur et semblèrent se livrer à de tendres effusions.

Mais la chanteuse était mariée, et voici que soudain le mari, qui assistait à la représentation, se trouva indigné de la vraisemblance que les artistes donnaient à la situation : bouleversant tout, il se précipita sur la scène, intervint à coups de poing pour les séparer, renversa le ténor et rudoya la cantatrice.

On imagine le scandale !

La « prima-dona » eut une épouvantable crise de nerfs ; on dut l'emporter dans sa loge, ayant perdu connaissance.

Quant au mari, il fut hué par la salle, à la fois indignée et railleuse, qui pensait, avec quelque raison, que lorsqu'on est d'un naturel aussi jaloux, on n'épouse point une actrice que les nécessités de son métier mettent sans cesse dans l'obligation de feindre la passion.

* * *

Du reste, qui ne sait que ces tendresses de théâtre s'allient fort souvent à des sentiments qui ne sont rien moins qu'affectueux.

Les rivalités, les jalousies de métier font bien souvent que deux artistes, qui, pour remplir fidèlement leurs personnages, mettent beaucoup de feu dans la représentation d'un grand amour, se détestent cordialement.

Le public s'égayerait bien parfois, s'il pouvait entendre les conversations engagées à mi-voix, pendant les intervalles d'un morceau : c'est une petite comédie qui se joue à côté de la grande, et qui est infiniment piquante.

Tandis que le ténor vient de s'écrier : « O mon ange, je t'adore », il murmure quelquefois, nullement enthousiasmé, à l'oreille de la chanteuse : « Ne vous appuyez donc pas comme cela sur moi ! »

Et si la cantatrice lui répond, avec un air de parfait abandon et un sourire extasié sur les lèvres : « Je suis à toi ! », il lui arrive de lui rendre la monnaie de sa pièce et de lui dire tout bas : « Etes-vous maladroit, ce soir ! »

Frédérik-Lemaître, qui ne roulait pas positivement sur l'or, avait un jour emprunté quelque argent à un de ses camarades de théâtre. Celui-ci le lui réclamait en vain. Un soir, au moment d'entrer en scène, ils eurent une violente dispute. Pendant que Frédérik-Lemaître débitait son rôle, l'autre, à voix basse, lui disait : « Attends un peu, je vais te régler ton